

L'engagement mélancolique

Une radicalité joyeusement mélancolique de Daniel Bensaïd.
Textes (1992-2006) réunis et présentés par Philippe Corcuff, Les
éditions Textuel, 220 p.

Jacques Pelletier

Numéro 238, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65488ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pelletier, J. (2011). Compte rendu de [L'engagement mélancolique / *Une radicalité joyeusement mélancolique* de Daniel Bensaïd. Textes (1992-2006) réunis et présentés par Philippe Corcuff, Les éditions Textuel, 220 p.] *Spirale*, (238), 65–67.

L'engagement mélancolique

PAR JACQUES PELLETIER

UNE RADICALITÉ JOYEUSEMENT MÉLANCOLIQUE de Daniel Bensaïd

Textes (1992-2006) réunis et présentés par Philippe Corcuff
Les éditions Textuel, 220 p.

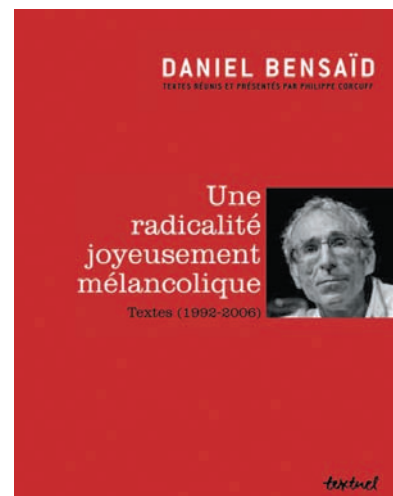
Moins d'un an après sa mort, voici donc un nouveau livre de Daniel Bensaïd. Il ne s'agit pas toutefois d'un inédit comme on aurait pu le souhaiter. Un tel ouvrage devrait vraisemblablement paraître au cours des prochains mois, Bensaïd travaillant au moment de sa disparition à un essai sur la fétichisation généralisée du monde moderne dont il avait déjà écrit quelques chapitres. En attendant cette publication, la lecture du recueil préparé par Philippe Corcuff rappellera aux lecteurs, familiers de l'œuvre de cet auteur, quelques-unes de ses principales préoccupations et introduira les autres à la diversité et à la complexité de son entreprise.

L'unité du recueil, note Corcuff en introduction, est assurée par le «*fil mélancolique*» qui traverserait l'ensemble des textes, qui innervait toute la production de Bensaïd depuis la publication, en 1997, du *Pari mélancolique*, et qui s'étendrait même à certains essais publiés auparavant, depuis sa rencontre déterminante avec Walter Benjamin auquel il a consacré un ouvrage majeur en 1990. Cet ethos est par ailleurs revendiqué par Bensaïd lui-même qui avoue, dans le prologue de l'ouvrage, son «*faible*» pour les «*grands hérétiques défaits*», Saint-Just, Blanqui, Trotski, Jeanne d'Arc, qualifiés de «*princes du possible*», habités par une vision tragique du monde et du destin en forme de sacrifice auquel ils sont voués en tant que combattants destinés à être vaincus. À quoi fait écho son admiration sans partage pour les «*rebelles anonymes*», les «*héros ordinaires*», les dépossédés qui luttent pour leur émancipation et celle d'autrui et pour lesquels il écrit d'abord et surtout.

LA FILIATION INTELLECTUELLE ET POLITIQUE

La première partie de l'ouvrage regroupe quatre contributions portant sur des «*communistes hérétiques*», faisant partie, chacun à leur manière, d'une «*constellation intellectuelle et politique*» inorthodoxe par rapport au socialisme doctrinaire, avec lequel ces penseurs prennent leurs distances, en quoi ils s'avèrent originaux et particulièrement stimulants.

La première figure à laquelle s'attache ainsi Bensaïd est celle de Blanqui, le célèbre «*insurgé*», partageant sa vie entre les tentatives insurrectionnelles et les prisons qui sanctionnent leurs défaites, dans un parcours traversé du début à la fin par un «*volontarisme révolutionnaire*» qui traduit dans l'action un rapport aussi romantique que désespéré à l'Histoire, forcément empreint d'une mélancolie qui n'entrave pas un activisme effréné. Blanqui incarne la figure héroïque du militant qui ne s'engage pas au nom du Progrès, du déterminisme scientifique, mais plutôt à l'enseignement de la justice et de l'égalité revendiquées pour tous. C'est un homme de passion, ouvert au possible, sensible aux occasions que la conjoncture offre, et qui agit avec courage et détermination, en quoi il préfigure, pour certains, Lénine; sauf que, contrairement à ce dernier, il est porté par une vision «*mystique*» de la politique et que son autoritarisme compose avec une «*sensibilité libertaire*» que l'on ne retrouvera guère chez l'auteur du *Que faire*?



La seconde figure est celle de Marx, curieusement convoquée ici par la reprise d'une étude consacrée à la notion de crise, qui est elle-même articulée à l'analyse globale du capitalisme proposée par cet auteur. Bensaïd évoque avec subtilité la description critique de la marchandise soumise dans *Le Capital*, la scission qui s'y inscrit en se dissimulant entre valeur d'usage, valeur d'échange, travail concret, travail abstrait, production et circulation, achat et vente, etc. Il discute la célèbre thèse «*de la négation de la négation*», du socialisme comme sortie obligée, fatale, du capitalisme et donc de la «*nécessité historique*» ayant engendré une conception mécanique et déterministe de la révolution, faisant largement l'économie de la conjoncture et des choix politiques qu'elle implique. À ce marxisme prétendument scientifique, il oppose une conception stratégique qui constituera, on le sait, sa contribution propre et originale à ce courant. Mais il ne parle guère de Marx en tant que personne, et guère plus du personnage, qui sont décrits pourtant longuement dans un autre de ses ouvrages, *Passion Karl Marx*, publié en 2001 aux Éditions Textuel, dont Corcuff aurait pu tirer un portrait qui se serait inséré avec plus de bonheur dans le fil de la mélancolie que

celui retenu ici et dont le choix détonne un peu.

La figure de Péguy, en revanche, convient parfaitement au propos. Son élection par Bensaïd ne va cependant pas de soi et il est le premier à en convenir. Cet auteur n'appartient pas vraiment au marxisme sur le plan idéologique qu'il a combattu féroce­ment à travers la critique de plusieurs de ses représentants célèbres, dont Jaurès notamment. Il est privilégié d'une part en tant que figure morale de résistant exemplaire, en tant aussi que critique résolu de la raison historique, en quoi il s'apparenterait à Benjamin avec lequel son œuvre entrerait en « résonance ». Comme ce dernier, il ne croit pas au temps linéaire et inerte du calendrier des heures et des jours mais au temps intempestif de l'Événement qui le fait sortir de ses gonds et accomplir des choses inattendues et apparemment impossibles comme le sont par excellence les révolutions, ces ruptures dans l'ordre du temps et du monde. C'est dans cette perspective que Péguy se serait jeté à corps perdu, et à contre-courant, dans l'Affaire Dreyfus et l'agitation révolutionnaire qui l'a accompagnée, et dont d'une certaine manière il ne serait jamais revenu, demeurant un partisan farouche de la lutte sociale perçue et pratiquée comme une mystique. Cette intransi­gence le portera, une fois l'Affaire terminée, à la rupture avec les grandes figures du mouvement ouvrier, dont Jaurès auquel il s'en prendra avec véhémence pour avoir soi-disant trahi la révolution. Ce n'est donc pas pour des raisons théoriques et pour ses prises de position politiques que Bensaïd le retient dans sa constellation intellectuelle d'élection, mais pour sa fidélité inébranlable à ses engagements de jeunesse et pour son souci de continuité qui le conduira au saut ultime dans le nationalisme et l'engagement militaire lors de la grande guerre de 1914-1918.

Le portrait de Benjamin complète l'esquisse amorcée dans l'évocation de la trajectoire de Péguy. Comme ce dernier, il privilégie la politique, temps du présent, qu'il préfère à celui, projeté dans l'avenir, de l'utopie, contrairement à un Ernst Bloch par exemple. Le présent est le temps dans lequel le « messianique » et la rédemption peuvent surgir, donnant un prolongement au passé qui attend

d'être « sauvé » par son dépassement dans l'action révolutionnaire. L'émancipation n'est pas une promesse, la résolution à venir des contradictions actuelles dans une synthèse improbable, mais une entreprise qui se construit dans la lutte quotidienne et constante pour la liberté, perspective dans laquelle s'inscrit la démarche réflexive de Bensaïd.

CHAMPS D'APPLICATION

Sa pensée, revendiquant cet héritage, va prendre en charge ce que son présentateur appelle des « *terrains d'exploration* » propres à notre époque et qu'il est de notre responsabilité d'assumer. La deuxième partie de l'ouvrage réunit ainsi huit textes, généralement très courts, sur autant de sujets d'actualité, allant des rapports de l'esthétique et de l'éthique à la politique, à la nécessité d'une nouvelle Internationale, en passant par des considérations sur la modernité et la postmodernité, la Révolution et ses dimensions constitutives, la démocratie socialiste, l'écologie et une discussion des notions de plèbe et de multitude proposées par Hardt et Negri. Sur tous ces sujets Bensaïd offre des pistes de réflexion intéressantes qui sont développées plus longuement dans des ouvrages qui leur sont spécifiquement consacrés. On ne les évoquera donc pas ici dans le détail.

L'analyse critique des positions de Hardt et de Negri est davantage soutenue et mérite un rappel qui s'en tiendra à l'essentiel. La notion de plèbe ou encore de multitude, note d'abord Bensaïd, possède des affinités avec celle de masse ; or celle-ci, a fait remarquer il y a longtemps Hanna Arendt, désigne des ensembles flous et ponctuels d'individus atomisés, dans lesquels les organisations fascistes ont largement recruté le gros de leurs contingents. La réalité sociale qu'elle recouvre est donc d'emblée problématique. Et cela vaut aussi largement pour les catégories instables que désignent les notions qui lui sont apparentées de plèbe et de multitude au nom desquelles les « nouveaux philosophes » ont instruit le procès non seulement du totalitarisme stalinien mais du socialisme lui-même qui, à les croire, en aurait été entaché de manière indélébile.

Plus précisément, Bensaïd estime que la notion est confuse sur le plan théorique

dans la mesure où elle se substitue à la notion de classe dont elle conteste la pertinence en tant que catégorie sociale et principe d'analyse historique et politique. Elle s'avère, par suite, sociologiquement imprécise, renvoyant à des individus dispersés dans un ensemble aussi vaste que flou qui ne fait pas de place aux sujets historiques organisés, si ce n'est à celui du « *précarariat* » qui désigne davantage une condition qu'un sujet à proprement parler. Elle est également obscure sur le plan philosophique dans la mesure où elle implique une représentation de la Multitude ou du Peuple comme une notion métaphysique et ontologique sans substrat social concret. D'où, enfin, son peu de pertinence politique et stratégique, car elle tient peu compte des formes associatives, syndicales et partisans dans lesquelles les individus se regroupent pour défendre leurs intérêts et éventuellement pour changer le monde. Réduits à eux-mêmes, sans support organisationnel, les individus sont condamnés à la fuite, à la désertion d'un monde qui ne leur fait pas de place, ou au mieux à « *une résistance sans fin* », sans réelle alternative à opposer à la domination.

Or une telle alternative est en émergence, signale Bensaïd, dans le renouvellement des perspectives socialistes autour des enjeux écologiques devenus centraux aujourd'hui. Ceux-ci doivent être pris en charge non seulement par des individus conscientisés mais par les groupes et les partis qui interviennent sur la place publique et qui interrogent la logique du Capital. Or cela ne saurait être le fait des individus isolés ou des multitudes fantomatiques, mais constitue la tâche que devraient prendre en charge des mouvements sociaux, des syndicats et des partis intervenant dans le champ politique. Cette primauté que revendique l'auteur sert de fil conducteur à toutes ses analyses, quel que soit le « *terrain d'exploration* » considéré, y compris l'engagement intellectuel.

LA MILITANCE INTELLECTUELLE

La troisième et dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'engagement intellectuel. À la conception aseptique de l'intellectuel comme expert et à sa représentation en star médiatique, à ses

variantes nombrilistes et narcissiques donc, Bensaïd oppose la figure du militant intellectuel dans laquelle il se reconnaît pour sa part.

À la pratique réflexive en solitaire, il préfère la mise en commun sur le plan de l'analyse, ce qui le rapproche à ce titre des positions de Bourdieu, en insistant toutefois sur la nécessité que ce travail soit produit dans le cadre d'une interaction agissante avec les groupes sociaux et les partis, ce qui l'en distingue.

Les intellectuels, rappelle-t-il constamment, sont aussi, sinon d'abord des

citoyens et c'est à ce titre qu'ils doivent concevoir leur apport spécifique sur le plan de la pensée. Les grands esprits qui ont marqué la vie intellectuelle dans le mouvement ouvrier ont été longtemps des grands militants, voire des responsables d'organisations politiques, de Jaurès à Gramsci, en passant par Rosa Luxemburg ou Lukacs. C'est lorsque ce mouvement s'est figé qu'est intervenue la scission entre les hommes (et femmes) d'appareils et les intellectuels prenant souvent la forme des « *compagnons de route* » dont Sartre a représenté la figure paradigmatique. Bensaïd, sur ce plan, s'inscrit dans la filiation des théoriciens

auxquels il a l'habitude de se référer et plaide donc pour une revalorisation de l'intellectuel militant, qui assume toutefois ce rôle avec un double souci de responsabilité et d'indépendance critique, y compris à l'endroit de ceux avec lesquels et pour lesquels il s'engage.

C'est sur ce plaidoyer que se termine l'ouvrage de ce Bensaïd tel qu'il est perçu par son présentateur dont les choix, dans l'ensemble, sont révélateurs des diverses facettes de la contribution de cet auteur sur les problèmes majeurs qui nous interpellent aujourd'hui et qui exigent avec une urgence accrue notre engagement. †

Vivre à livre ouvert

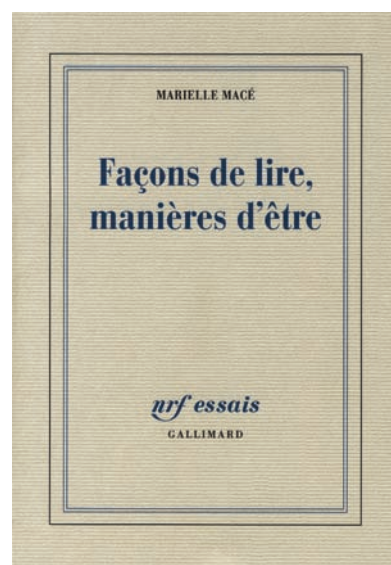


PAR PIERRE POPOVIC

FAÇONS DE LIRE, MANIÈRES D'ÊTRE de Marielle Macé
Gallimard, 288 p.

Il y a quelques années, dans une étude de théorie et d'histoire littéraire brillante, Marielle Macé montrait que l'essai s'était imposé comme un genre à part entière à la fin du XIX^e siècle quand le discrédit jeté par l'histoire, la sociologie et la psychologie — et par le positivisme en général — sur la capacité de la littérature à rendre compte de la réalité par le biais d'une démarche esthétique leur avait servi de tremplin pour s'octroyer le monopole de la recherche de la vérité. Le développement de l'essayistique, enté sur une relecture de quelques grands classiques, dont au premier chef Montaigne, paraît à ce coup de force. Observant que l'essai s'était par la suite maintes fois affronté au roman à propos de la même question, adoptant une méthode capable de respecter les sinuosités et l'irrégularité de l'histoire du genre plutôt que de lui imposer une linéarité factice, la critique mettait en coupe tout le vingtième siècle et l'organisait autour de polémiques (Bergson contre Benda, Sartre

contre Bataille) et de réflexions successives sur sa nature et sa fonction (Gide, Breton, Barthes). En marge de la thèse principale, l'examen d'une véritable « *haine de l'essai* », scandée par une myriade d'injures lancées sur « *l'essayisme* » depuis Benda jusqu'à Bourdieu, démontrait qu'elle se présentait en définitive comme l'expression de la volonté de tuer un genre littéraire menaçant le privilège cognitif des sciences humaines. Volonté vaine, puisque la pratique des essayistes leur permettait de penser le réel en trouvant des formes capables de respecter tant la fluidité du temps que les contingences de l'existence, tant la complexité de l'expérience individuelle que les désordres nés de la vie sociale ou de l'histoire. À côté des travaux scientifiques, et non contre eux, il y avait ainsi place pour une prose littéraire libre de chercher à connaître par le moyen d'une délibération avec soi-même et avec les autres. Quoique *Le temps de l'essai* soit un travail universitaire avec tout ce que cela sup-



pose de marques d'érudition et de contraintes encombrantes, il aurait fallu être insensible comme une écluse pour ne pas sentir dans l'écriture de Marielle Macé bien autre chose que le style suffisant des proses académiques ordinaires. Il y avait là de la vie, un *beat*, de l'élégance, une manière de bonne musique, particulièrement quand cette écriture allait au commentaire concret des textes. C'était très clair : l'historienne et la théoricienne